

plus doux que la règle de saint Bruno

Mougères et la Grande Guerre



« Petit-déjeuner des artistes » (Künstler-Frühstück) : officiers allemands réunis dans le jardin de la cellule E du dépôt de Mougères le 8 mars 1916, Mercredi des Cendres. De gauche à droite : Neubert, Pusch, Bötticher, Trautvetter, von Roehl, Schmitt, Tweer, Spiethoff, Kühne, Wiebeck (coll. G. Beugnon)

L'image s'est imprimée sur la plaque de verre, le temps s'est figé dans les sels argentiques. Un temps de guerre à quelques centaines de kilomètres au sud de Verdun. Un temps suspendu derrière les murailles du couvent Notre-Dame de Mougères privé depuis 15 ans de ses pères Chartreux. Nous sommes à la fin de l'hiver 1916. Devenu dépôt de prisonniers de guerre un an plus tôt, le monastère abrite une centaine d'officiers allemands et leurs ordonnances sous la surveillance d'un détachement de 90 hommes du 121^e régiment d'infante-

rie territorial. Les officiers se partagent par groupes de trois les anciennes cellules des moines munies d'une porte étroite ouvrant sur un corridor : trois pièces autrefois dédiées à la prière, au travail manuel et au repos, donnant sur un jardin clos privatif.

Du fort Richelieu au couvent de Mougères

Le dépôt de Mougères, sur la commune de Caux, ouvre ses portes au début du mois de novembre 1915 pour des officiers allemands jusqu'alors détenus au fort Richelieu, une

citadelle établie au XVIII^e siècle sur les flancs du Mont Saint-Clair à Sète. Notre-Dame de Mougères, c'est d'abord un vaste établissement avec bâtiments d'habitation et agricoles, cellules, chapelles, écurie, boulangerie, buanderie, cimetière, jardins, enclos, cours, sources d'eau potable. C'est aussi un domaine rural de 21 hectares de vignoble très fertile et 4 hectares de rivages le long de la Peyne, avec bâtiments d'exploitation et habitation du régisseur. Après l'exil des pères Chartreux, au tout début du XX^e siècle, les pouvoirs publics avaient envisagé l'installation d'une colonie pénitentiaire d'enfants mais la guerre en a décidé autrement¹.

A peine arrivés à Mougères, les prisonniers allemands se plaignent d'un manque d'espace pour l'exercice, de charbon pour le chauffage et d'huile pour l'éclairage. A la demande du ministère allemand des Affaires étrangères, Henry Percival Dodge se rend sur les lieux le 12 février 1916². Ministre plénipotentiaire au Panama de 1911 à 1913, il est pour l'heure agent spécial de l'Ambassade des Etats-Unis en France chargé de visiter les dépôts de prisonniers de guerre. Notre territoire national en compte 130 dont ceux de Castres, Collioure, Mougères et Sète pour la 16^e région militaire basée à Montpellier.

H. Dodge recense 97 officiers allemands, un sous-officier et 23 ordonnances, certains arrivés il y a trois jours à peine en provenance du dépôt de Mont-Dauphin, dans les Hautes-Alpes. « J'ai eu la possibilité de converser en privé avec tous les officiers qui m'ont parlé avec toute l'apparence de la franchise et une totale liberté », note le diplomate à la fin de son rapport. Bien qu'ils se soient vu offrir une chambre individuelle au premier étage, tous ont souhaité occuper les chambres du rez-de-chaussée, plus confortables, « et aménagées par leur soin avec le plus grand goût. Dans certaines, ils dorment à trois dans deux chambres, ayant aménagé la troisième en salon. Les halls servent d'espace de rangement, parfois de dressing ou de garde-manger. Les petits jardins sont entretenus par les officiers,



De haut en bas :

Le fort Richelieu, à Sète, témoin majeur de la fortification du littoral languedocien. Carte postale adressée à Fernand Mazet, de Caux, le 17 août 1914 : « Avons bon courage »

Mougères. Carte postale écrite par Louison, garde prisonnier de guerre du 121^e territorial, le 18 juillet 1916 : « Mon plumard à punaises »

Chartreuse de Mougères. Carte postale adressée à M. Bezombes fin 1915 : « Réjouissons-nous ! Nous les tenons ces vils et répugnants boches [...] Ils sont attirés ici. Il te faudrait voir ces courbettes, ces saluts, comme ils sont plats et comme ils me dégoûtent ! Il ne faut pas se laisser attendrir. Quoi qu'on leur fasse, on ne leur fera jamais payer assez le mal qu'ils ont fait. Pour ma modeste part je ne manque jamais une occasion de me venger ! »

(coll. G. Beugnon)



Arrivée des premiers prisonniers allemands en gare de Caux, novembre 1915 (coll. particulière)

souvent avec succès. Nombre d'entre eux ont divers instruments de musique, tous étant autorisés, tout comme le sont les journaux français et alliés. [...] Les ordonnances dorment dans la chapelle sur des matelas de paille et disposent de deux couvertures, d'étagères et de clous pour suspendre leurs affaires. [...] Il n'existe pas de prison. En cas d'indiscipline, les officiers sont simplement séparés de leurs camarades pour être logés, dans les mêmes conditions, au premier étage du bâtiment ». Côté cuisine, deux chefs allemands choisis parmi les hommes de rang préparent pour les officiers des repas qui ont « l'air appétissant ». Une cantine propose à la vente un assortiment usuel d'articles parmi lesquels du vin et de la bière mais les officiers se plaignent du coût trop élevé des produits. Un prêtre et un pasteur protestant assurent un service religieux tous les dimanches.

Mougères semble être un excellent dépôt comme le soulignent d'ailleurs les prisonniers eux-mêmes, satisfaits par ailleurs du

traitement que leur réserve le commandant Delater et les soldats français. Ils désirent avant tout plus d'espace pour l'exercice physique et se plaignent de la quantité insuffisante de charbon, de la lenteur d'acheminement du courrier et du pillage de certains colis. Ils déplorent aussi les insultes proférées le jour de leur arrivée par la population massée le long de la route menant de Caux au dépôt, que la garde française n'a pu prévenir. Le commandant admet les faits et souligne avoir puni certaines personnes et porté plainte contre d'autres.

Le Roujanais Jean Milhau³, alors âgé de près de 7 ans, évoquera plus tard cette arrivée des prisonniers allemands : « Après être descendus en gare de Caux, ces militaires ennemis faisaient quatre kilomètres à pied, encadrés par des soldats en armes, pour rejoindre leur lieu de détention. Quand un contingent était annoncé, la foule garnissait l'esplanade, devant la construction. Les plus agiles se tenaient debout sur ce banc de maçonnerie qui se trouve des

deux côtés du portail principal d'entrée dans le monastère. A l'arrivée du convoi, les gens criaient leur indignation par des huées, des injures et aussi des jets de pierres. Ces hommes fatigués, apeurés, entraient hâtivement dans le bâtiment afin d'y être à l'abri. Mon voisin, juché sur le banc, essayait d'inventorier la colonne selon une compétence douteuse et s'écriait : « ça c'est un Turc, un Autrichien, un Prussien » sans toutefois être sûr de ses propos. Personnellement, je pense qu'il n'y avait que des Allemands. Mais la croyance populaire voulait que parmi eux se trouve un cousin de l'empereur Guillaume ».

La grande illusion

Les conditions de détention ne sont pas draconiennes. Un jardin arrosé par l'eau de la Peyne fournit gardiens et prisonniers en choux, fèves, tomates, pommes de terre, carottes et pois chiches⁴, et le vin ne manque pas à la table des officiers allemands qui peuvent l'acheter au magasin des soldats. Jean Milhau ajoute : « A l'intérieur du camp, ils menaient une vie supposée tranquille, sous la surveillance d'un mirador. Des soldats prisonniers assuraient les gros travaux. Tous les jours, le boulanger Fages, dans une carriole traînée par un petit cheval, leur livrait deux corbeilles de pain de luxe⁵. Pour le linge, ils le faisaient laver à Roujan chez Madame Bardou, épicière, avenue de Pézenas. Plusieurs fois dans la semaine ils allaient au Marquès (un tènement à l'est de Roujan) pour jouer au foot ».

La longue durée de la captivité frappe pourtant les prisonniers. Eloignés du danger de mort sur le front, ils n'en ressentent pas moins la monotonie du quotidien et la coupure avec leurs proches et leur environnement. La mélancolie et les changements d'humeur frappent les prisonniers. Et puis, la frontière espagnole est si proche...

Dans la nuit du 18 au 19 août 1916, onze officiers s'évadent par un étroit souterrain long de vingt mètres patiemment creusé avec des outils de menuiserie. La terre extraite de la galerie et traînée dans une caisse au moyen d'une corde sera retrouvée dans



« Une vue des boches arrivant à Mougères ». Carte postale envoyée par Henri Cazes, garde des prisonniers, s.d. (coll. G. Beugnon)

les caves des cellules auxquelles on accède par des trappes aménagées dans le parquet. « Pour exécuter ce travail sans bruit révélateur, tout avait été prévu, précise Milhau. Dans la pièce où ils se trouvaient, on tapait sur le piano et on jouait de divers instruments ».

Tous les moyens vont être déployés pour retrouver rapidement les fugitifs : recherches, battues et embuscades sont aussitôt organisées. On fait même appel aux boy-scouts roujanais nous dit Milhau.

Prévenu par dépêche par son correspondant de Roujan, le journal *L'Eclair* publie une rapide notice dans son édition du 20 août sous le titre « Evasion de prisonniers allemands ». Le lendemain, l'affaire fait la une du quotidien sous le titre « Onze officiers boches évadés » et le journaliste d'ouvrir la polémique : « On croit rêver devant pareille aventure, et on se demande comment elle a été possible. [...] Voilà une besogne (le creusement du souterrain) qui n'a pu cependant être faite dans un jour ou deux ! Et pendant que ces messieurs travaillaient, personne n'a pu les surprendre ? Et ils ont pu se procurer les outils nécessaires au perforage de leur tunnel ? Certes, nous ne voulons incriminer personne à la légère, et l'autorité militaire saura, nous n'en doutons pas, établir les responsabilités. Mais il faut bien que nous disions que le public se demande par suite de quel laisser-aller,

de quelles négligences ou de quelles faiblesses, des officiers prisonniers peuvent s'évader dans ces conditions, alors surtout qu'on sait à quel régime sévère nos prisonniers sont soumis en Allemagne». Le Petit Parisien enfonce le clou dans son édition du 26 août : « Le régime dont jouissent les officiers allemands est certainement plus doux que la règle sévère de saint Bruno, à laquelle se pliaient les religieux. L'événement en est la plus probante des démonstrations. Une enquête militaire a été ouverte. Elle a démontré la négligence coupable avec laquelle s'exerçaient les consignes. Des sanctions sont apparues nécessaires. Elles seront prises avant peu ».

En page 3 du journal du 21 août, *L'Éclair* publie la description des évadés mais déjà deux d'entre eux ont été repris. La veille, à cinq heures du matin, le capitaine Whimme, blessé au pied, s'est présenté de lui-même au factionnaire de Roujan après avoir erré toute la nuit. Considéré comme le promoteur de l'évasion, le lieutenant-aviateur Hans Dossler est débusqué un peu plus tard dans les bois de Montesquieu par une meute

de chiens à la poursuite de sangliers. Appréhendé par deux ouvriers de Gabian, il est mené sous bonne escorte à la caserne de gendarmerie de Roujan. « Fiers de leur exploit, (les ouvriers) voulurent traverser l'agglomération avec leur prisonnier, raconte Milhau. Mal leur en prit car ils ne seraient pas arrivés au bas du village. Un attroupement les suivait en vociférant, avec des projections de tout ce qui leur tombait sous la main. Heureusement que le prisonnier portait un sac tyrolien, ce qui amortissait les coups qui lui étaient destinés. Des personnes comme Pailhès, dit « Papou », ou Edmond Arnaud avaient sorti leur couteau « laguiole » pour lui faire la peau. Ces gens-là, placides dans la vie publique, étaient au seuil de la vengeance aveugle. Il faut se mettre à leur place pour comprendre leur intention. Le premier avait reçu la mort officielle de son gendre (Arlabosse), le second, celle de son frère Louis Arnaud qui travaillait à la confection des armoiries de la Mairie, la veille de sa mobilisation⁶. Devant le danger que pouvait représenter une foule surexcitée, la maréchaussée jugea raisonnable de l'enfermer momenta-

Gardes des prisonniers de Mougères.

Carte postale datée du 12 mars 1916 (coll. G. Beugnon)



nément à la gendarmerie. Après la fermeture du portail, des groupes restèrent encore sur le trottoir. Un Roujanais qui avait été réformé n'était pas le moins belliqueux, ce qui fit dire à une femme qui essayait de le retenir « Cè tè bos battré, as qu'à ana al frount ». (Si tu veux te battre, tu n'as qu'à aller au front). »

Les neuf autres évadés seront arrêtés dans les cinq jours qui suivent, qui à Valros, qui à Coursan, qui près du pont de Cuxac-d'Aude⁷.

Nouvelle visite

Le 31 octobre 1916, H. Dodge retourne à Mougères, accompagné du général Vérand, inspecteur général des prisonniers de guerre en France. Y sont détenus 104 officiers et 34 soldats allemands dont un sous-officier, un charpentier, un forgeron, un dentiste, un coiffeur, un bottier et un tailleur. Depuis la tentative d'évasion du mois d'août, le rez-de-chaussée et le premier étage disposent d'une chambre de détention avec fenêtre et poêle dans laquelle on déplace les meubles des officiers en état d'arrestation. Les inspecteurs concluent : « Ce dépôt paraît tout à fait satisfaisant. La plainte du gouvernement allemand relative au manque d'espace pour l'exercice physique a été prise en considération. Les officiers allemands nous ont exprimé leur désir de ne pas être transférés de ce dépôt. Ils ont aussi déclaré que le commandant les traitait correctement et, à bien des égards, de façon très aimable ». Le dépôt de Mougères fermera pourtant ses portes le 20 novembre 1916, tout comme ceux de Mons et d'Entrevaux.

Le temps s'est écoulé depuis cet épisode d'un autre siècle. Revenus à Mougères en 1935, les Chartreux ont en 1978 confié les lieux à la famille monastique de Bethléem. Aux uniformes kaki et casquettes de drap des officiers allemands ont ainsi succédé les cuculles et capuchons de laine brute des fils de saint Bruno puis des sœurs de Bethléem tournées vers « la prière et l'humble recherche d'une Beauté tout Autre ».

Guilhem Beugnon
décembre 2014

Notes

1. Archives départementales de l'Hérault, 2 Q 241, rapport de l'agent-voyer de la circonscription d'Adissan, 10 décembre 1910.
2. The U.S. National Archives, NARA M367 (763.72114/1322, 2343).
3. Jean Milhau, *A la recherche du passé...*, Foyer rural de Roujan, mai 1996, pp. 77-78.
4. Pierre Carles, « Les jardins potagers militaires », *Revue de viticulture*, vol. 48, n° 1238, Paris, 21 mars 1918, p. 182.
5. « Les gens du village consommaient un pain ordinaire : trois boules = trois livres, quatre boules = quatre livres. La boulangère, devant sa balance, assurait le poids. Le pain de luxe était celui que nous mangeons actuellement. » (note de J. Milhau).
6. Paul Auguste Arlabosse, décédé le 19 août 1914 à Brunstatt (68), et Louis Joseph Arnaud, décédé le 25 avril 1916 à Badonviller (54).
7. Archives départementales de l'Hérault, 4 M 2063, et presse régionale.

Ci-dessous

Henry Percival Dodge sur les marches du State, War and Navy Building, Washington, D.C., vers 1910-1915 (Library of Congress, Washington, D.C.)

Page suivante

1-4. Dans les cours intérieures et le cloître de Mougères (coll. G. Beugnon et Bibliothèque centrale de Zürich, Nachl. C. von Prosch 6.4)

5-6. Dans les cellules (coll. G. Beugnon et Bibliothèque centrale de Zürich, Nachl. C. von Prosch 6.4)

7. Noël 1915 dans une chapelle de l'église des pèlerins (Bibliothèque centrale de Zürich, Nachl. C. von Prosch 6.4)

Dernière page

Clairon Franz Hornist (coll. G. Beugnon)





